

# On a suivi les rugbymen du Pacifique dans un pèlerinage pas comme les autres à Lourdes

>[Sports](#)>[Rugby](#)|David Charpentier, envoyé spécial à Lourdes (Hautes-Pyrénées)|07 juin 2019, 8h24|



Les joueurs de rugby du Pacifique sont venus de toute l'Europe jusqu'à Lourdes avec leurs familles. Ici, les convives se retrouvent pour manger un plat typique de la cuisine des îles Pacifique (cochon grillé sur des pierres chaudes accompagné de légumes et nouilles). LP/Serge Moulia

**Nous avons suivi le pèlerinage des rugbymen du Pacifique à Lourdes. Un rassemblement destiné à ressouder une communauté qui fait les beaux jours des clubs européens mais pas toujours traitée à la hauteur de sa contribution.**

Ne jamais se fier aux apparences. Ephraim Taukafa est un roc. Et pourtant. Même s'il délivre facilement les sourires, le massif ancien talonneur de la sélection tongienne, véritable force de la nature avec trois Coupes du monde à son actif, peut pleurer comme un enfant.

Ce premier dimanche de juin, en conclusion de quatre jours de pèlerinage à Lourdes avec ses « frères » du Pacifique, en provenance des Fidji, des Samoa, de Wallis ou des Tonga comme lui, il a livré un témoignage poignant. « Je ne sais pas pourquoi c'est toujours mon numéro que la police appelle », s'interroge-t-il, avant de hausser les épaules et de fondre en larmes.

À deux reprises, Ephraim a dû décrocher à son tour son téléphone pour appeler aux antipodes et annoncer la terrible nouvelle aux familles de Samuela Lisala et Isireli Temo, deux rugbymen partis pour conquérir l'Europe mais qui avaient fini par commettre l'irréparable, une fois leur rêve envolé, noyé dans la dépression ou l'alcool.

## 74 joueurs du Pacifique en Top 14

Le cœur d'Ephraïm est grand mais il a fait le plein de tristesse. Daniel Leo, 36 ans et ancien capitaine des Samoa passé par Bordeaux et Perpignan, l'a bien compris. Le président de Pacific Rugby Players Welfare (PRPW), une association née il y a deux ans pour conseiller et servir de béquille à des joueurs déracinés et perdus dans des pays qui ignorent tout des coutumes des îliens, a donc monté ce pèlerinage dans ce lieu symbolique des Hautes-Pyrénées pour venir en aide à ces peuples si croyants.

Au coup d'envoi du Top 14, la saison passée, ils étaient 74 joueurs originaires du Pacifique. Et 57 en Pro D2. Au total en incluant les divisions inférieures (fédérale 1, 2 et 3), ils seraient plusieurs centaines de joueurs pros et semi-pros dans l'Hexagone. À l'échelle mondiale, 20 % des joueurs proviennent des îles.



*L'ancien joueur de Perpignan Henry Tuilagi (chemise bleue) en pleine préparation de la cuisson du cochon de lait à l'étouffée à la mode samoane. LP/Serge Moulia*

Si le rassemblement baptisé « Pasifika Unite » n'a pas drainé autant de monde qu'espéré, il a fait souffler un vent nouveau au pied des montagnes. Danses traditionnelles, cérémonie du kava (alcool), barbecue à l'étouffée ont cohabité avec les pèlerins plus classiques. « Il y aura un avant et un après », assure Ephraïm Taukafa, rassuré de voir « ses frères » se parler, échanger autour du rugby bien sûr, mais aussi et surtout de leur culture et de la religion. Charge désormais aux réseaux sociaux de relayer et répandre la bonne parole.

## L'exil, une cicatrice jamais refermée

« Quand j'ai quitté les Fidji pour rejoindre directement Biarritz à l'âge de 20 ans, mes parents étaient tous les deux présents. Ma mère me disait : *Si ça ne marche pas, tu reviens quand tu veux*. De l'autre, mon père tenait un autre discours : *Ne reviens pas sans avoir réussi*. »

Ilikena Bolakoro, le centre du club de Nevers (Pro D2), âgé de 31 ans, narre d'une voix blanche tout le défi et le dilemme qui attendent les joueurs de rugby du Pacifique partis à la conquête de l'Europe. Il va passer cinq saisons au Pays basque où le club va tout prendre en charge. Mais quand il mute à Colomiers, il n'a toujours pas pris l'habitude de remplir sa feuille d'impôts et pendant quatre ans, il ne déclarera rien au fisc. « Résultat, il était endetté et quand il a signé à Angoulême, la moitié de son salaire passait dans les arriérés », détaille son épouse Lauren.

Taiseux comme ses compatriotes, le solide gaillard ne dira rien à sa compagne mais il nourrit alors des idées suicidaires. « Il n'est pas dans leurs habitudes de se livrer, regrette Lauren Bolakoro. Avouer sa vulnérabilité, c'est reconnaître ses faiblesses et ça c'est compliqué pour eux. »

Aujourd'hui retiré des terrains, Aliko Fakaté, vice-champion de France avec Montpellier en 2011, éclaire la mentalité qui anime les candidats à l'exil. Recruté à l'Insep comme lanceur de

disque prometteur, le jeune Wallisien qui vivait en Nouvelle-Calédonie bifurque vers le rugby après un an en métropole.

« Retourner chez moi et subir le regard de mon père, c'était impensable », sourit celui qui s'est désormais lancé dans la musique. Le mythe de l'eldorado a la vie dure. « Je pleurais tous les soirs dans ma chambre de l'Insep. Je crois que c'est un point commun à tous les sportifs du Pacifique qui arrivent en Europe. On part parce qu'on pense mieux gagner sa vie, mais est-ce seulement vrai ? », s'interroge le colosse de 2 m.

### **« Les supermarchés, la solitude, tout ça c'est un choc »**

Bolakoro, Fakaté et d'autres, ils sont nombreux à avoir pleuré mais peu l'avoient publiquement. En pleine préparation du repas traditionnel samoan sur une place du centre-ville de Lourdes, l'ancien joueur de Perpignan Henry Tuilagi, 42 ans, dispose désormais du recul et de l'expérience.

« Les gens ici ont du mal à comprendre pourquoi c'est si dur pour nous de s'adapter, explique le champion de France 2009 aux côtés d'un certain Dan Carter. Il faut savoir que beaucoup de jeunes ne sont absolument pas préparés à vivre dans une société occidentale. Chez eux, quand ils ont faim, ils vont pêcher ou ramasser des fruits dans la forêt. Ça peut apparaître comme un cliché mais c'est aussi simple que cela. On peut vivre sans ressources. Imaginez quand on arrive ici en France. Les supermarchés, la solitude, tout ça c'est un choc. »



*Lauren Bolakoro (à droite), épouse d'un joueur de Nevers accompagnée d'Irena-Marie Malkowska (gauche), thérapeute et en charge de la santé mentale des joueurs du Pacifique.  
LP/Serge Moulia*

Elle n'a fait qu'une apparition furtive à Lourdes mais Chanelle Johnston avait des choses à dire et surtout à peindre. L'épouse de Census, joueur du Racing 92, a exposé quelques tableaux qui expriment toute la nostalgie d'un pays qu'elle a quitté à 19 ans en 2005 pour suivre son petit ami. Un départ subi plus que choisi et qu'elle commence à peine à digérer.

« C'était un lundi, Census m'a annoncé que Biarritz lui offrait un contrat, se remémore d'une voix douce celle qui venait alors de décrocher un poste d'institutrice à Auckland. Le mercredi, je démissionnais et le samedi soir, on était ensemble dans une chambre d'hôtel de Biarritz. À l'époque, nous n'avions encore jamais vécu ensemble. Le lendemain matin, il partait pour son premier entraînement et moi je me suis dit : mais qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce que je vais faire ? Ce fut dur, très dur. »

### **« À Londres, l'exil était plus facile »**

De ses expériences au Pays Basque puis à Toulouse ou en Angleterre, au gré des contrats de son mari, Chanelle a tiré quelques certitudes. « Quand le club prend en compte la famille, cela change tout, assure-t-elle. Aux Saracens (NDLR : club anglais de Londres), il y avait cette

dimension, beaucoup moins en France où on vous laisse beaucoup plus seul. À Londres, l'exil était plus facile. Mais c'était aussi dû à la langue. »

De retour en France après la parenthèse enchantée en Angleterre, elle a vécu comme « une victoire » de réussir à parler la langue de Molière. « Un mari, trois filles et quinze années de carrière dans le rugby professionnel plus tard, la femme de... a vécu beaucoup de belles, difficiles mais incroyables expériences, écrit Chanelle en préambule de l'exposition. Cette aventure – comme beaucoup de femmes de... — t'emporte dans des contrées dont tu ignorais l'existence. »

## La religion, l'autre pilier

Les récentes prises de position controversées sur l'homosexualité [de l'ailier australien Israel Folau](#), dont les parents sont d'origine tongienne, l'ont rappelé. La religion est omniprésente pour tous ces joueurs qui célèbrent par une prière leur entrée sur le terrain comme leurs essais, la fin mais aussi le début d'un match.

« Nous avons choisi la ville de Lourdes car elle revêt une importance toute particulière pour nous qui sommes avant tout des croyants avant d'être des joueurs », indique Daniel Leo, méthodiste, dont l'ambition dans la cité de culte marial était d'organiser avant tout un rendez-vous autour de la foi.

Toutes les journées au pied des Pyrénées ont débuté par des cérémonies religieuses. Ça tombe bien, Lourdes ne manque pas de chapelles ! Et au dernier jour avant de relâcher tous les participants, le fondateur de PRPW leur a rappelé que la religion pouvait et devait servir de socle au moment où sont grandes les tentations de s'en éloigner à cause du blues du pays ou de comportements addictifs.

[Les cas de Raisuque et Waisea](#) sont encore dans les mémoires au Stade Français. « Vous êtes responsables de votre image et de la vie de vos familles », a martelé le fier Samoan avant de transmettre le micro à des représentants de l'Iron Army. Cette organisation chrétienne basée en Australie propose préparation athlétique et spirituelle et travail, dans un mélange qui ressemble beaucoup à ce que connaissent les footballeurs brésiliens par exemple et que nos sociétés occidentales ont du mal à appréhender. Le coach qui fait aussi office de pasteur exhorte l'assistance à ne pas se replier sur soi. « Vous êtes des joueurs de rugby, de véritables athlètes, vous êtes fort, votre famille et votre communauté peuvent compter sur vous », tente de convaincre le coach revêtu d'un t-shirt noir.

## Caucaunibuca, à jamais un symbole

Avant le rassemblement de Lourdes, PRPW a mis en ligne une vidéo émouvante sur l'ailier qui a fait les beaux jours du SU Agen et du Stade toulousain, Rupeni Caucaunibuca (prononcez sossonibussa). Sans doute un des joueurs les plus talentueux ayant évolué en France et même dans le monde.

Dans son souci de trouver un chemin pour l'avenir des joueurs du Pacifique tout en interrogeant le passé, Daniel Leo a retrouvé le recordman du nombre d'essais inscrits en championnat en 2005 et 2006 dans son village de Nasau, sur l'île fidjienne de Bua.

La voix nouée par l'émotion, Rupeni se confie. Insaisissable sur un terrain comme dans la vie où il pouvait arriver un mois après la reprise de l'entraînement de son club, il raconte son histoire. « Celle d'un des meilleurs joueurs de l'histoire, plus talentueux que Lomu selon moi, avance Daniel Leo et qui vient d'un des villages les plus reculés du monde mais qui est aujourd'hui ruiné. »

Une histoire que le président de PRPW souhaiterait raconter aux jeunes tentés par l'exil et voudrait léguer comme un héritage. L'ailier supersonique raconte comment dans une famille de quatre sœurs et un frère, il « faisait tout ». C'est pour avoir une maison plus spacieuse qu'il a décidé de jouer au rugby. Mais sans club sur son île, il est contraint de rallier la Nouvelle-Zélande et le club du Northland où il brille avec un bagage linguistique rudimentaire.

« Je ne savais que dire oui et non en anglais », sourit l'ancien agenais qui engrange rapidement de l'argent avec les Auckland Blues, suffisamment pour bâtir une maison pour son père. Agen repère le phénomène et l'attire dans ses filets. « Je ne savais pas qu'un jour, je ferai le tour de la Terre en avion grâce à mon talent dans le rugby. » S'il brille dans l'Hexagone, il traîne rapidement une mauvaise réputation : surpoids, absences, retards.

« C'était tout sauf professionnel, reconnaît Rupeni. Mais ma vie est comme ça. » Pour rallier la France depuis son village, le voyage dure trois jours et commence par une marche de 15 km avant la première route. En France, des articles évoquent ces détails mais sa réputation est faite. « C'était dur de quitter les miens. J'avais tout ici », admet-il pour expliquer ses retards. Lassée, la fédération fidjienne le bannit un an en 2005 et Agen rompt le contrat de son ailier star en 2010. « Maintenant je me rends compte que j'avais tout faux. Les choses sont dures désormais. Je n'ai pas de travail et il n'y a rien à faire ici. J'aurais dû économiser. Mais c'est trop tard. »

## La difficile reconversion

Au dernier jour du rassemblement lourdaise, Daniel Leo a beaucoup insisté sur l'après-carrière. Si elle est un point crucial pour tous les sportifs, elle l'est encore plus pour ces joueurs partis la plupart du temps sans un diplôme en poche. « 35 % des joueurs qui sont passés par un club en Europe finissent ruinés. L'espoir ne peut pas être un plan », avertit le président de PRPW. « En quelques jours vous pouvez perdre tout le respect que vous avez gagné sur le terrain », confesse Henry Tuilagi, dont les plaquages dévastateurs sont encore dans toutes les têtes. Installé dans la région de Perpignan, le Samoan âgé de 42 ans a monté son activité de restauration et propose l'organisation de banquets des îles. « C'est dur mais avec un ou deux événements par semaine, l'activité est rentable. »

La carrière en Europe est l'occasion d'envoyer aux familles restées au pays de précieux subsides. Entre deux danses traditionnelles avec la troupe Sons Of Polynesia le troisième ligne du Stade Toulousain Piula Faasalele, confronté à La Rochelle samedi en demi-finale du Top 14, se trouve dans ce cas. L'Australien d'origine verse un quart de son salaire à sa famille restée au pays. « C'est normal. Je vis très bien avec ce qui reste. Je suis heureux et j'ai une belle vie. »

Présent deux jours à Lourdes, le Toulousain qui a retrouvé pour l'occasion l'ancien Samoan Paul Williams passé par le Stade Français fait figure de bon élève en matière de reconversion. Arrivé très jeune en France à La Rochelle avec femme et enfants, il a commencé par apprendre le français. « C'est indispensable pour tout comprendre et se faire comprendre », insiste-t-il. Et de dévoiler son projet une fois les crampons soigneusement rangés. « Depuis quelques années, j'achète des bungalows sur les îles Cook. Je vais les aménager et proposer aux touristes une expérience nouvelle au plus proche de la nature. » Comme un retour aux sources dans des contrées qui vous poussent à partir et vous invitent à rentrer.



*Piula Fatasalele (tee-shirt des Hawks sur le dos) en pleine démonstration de danse. LP/Serge Moulia*